

vendre ? Oï, répondit-elle, mais pas le gouverneur. Il ne serait pas aisé de le vendre, lui, ajouta son interlocuteur. Non parce qu'il vole trop bien, reprit la femme.

Le conseil spécial qui n'est pas tout à fait aussi fin qu'une ravendeuse, quand il s'agit d'esprit, s'est assemblé à Montréal, pour passer un tas de rapsodies, qu'il n'a pas seulement l'honneur de fabriquer qu'on va probablement intituler pompeusement du nom d'ordonnances. Rapsodies ou ordonnances, moi, j'en ris ; car je ris de tout, voir même des *poulettes*, voir qu'on a donné aux sleighs sortis de la boutique du charbon Sydenham, boutique située près de l'hôtel du gouvernement à Montréal. On peut voir des modèles de ces voitures en s'adressant à tous les polissons des villes, et des campagnes qui ont le malheur d'en posséder.

Tout le monde a bien dit qu'il y a une police à Montréal, je n'en crois rien. Car, palsangue, si elle veut faire son devoir, il y aurait longtemps qu'elle aurait fait disparaître les nuisances publiques qu'on appelle sleighs, qu'on appelle Thomson, et que je crois qu'on appelle..... *Chose Spécial*.

La lecture des journaux fait tout mon divertissement, dans cette saison de misères et de glaces. à moi pauvre diable sans argent, et qui par conséquent ne peut jouir ni des bals, ni des fêtes, et encore moins des promenades en *poulettes*, promenade que j'envie pourtant quand je rencontre Mr. Burroughs bravement assis sur le devant de la sienne. Je ne sais si ce monsieur a voulu nous montrer, par la construction de sa voiture-thomson, dans laquelle voiture une partie des promeneurs se promènent en arrière, que lord Sydenham veut nous faire, par ses lois, marcher comme des écrevisses, à reculons ; c'en a bien l'air toujours. Il est pas mal mordant ce greffier de la paix, et je le crois capable de cette malice.

Mais voyez un peu, je commence à vous parler de mes lectures de journaux, et je me trouve embarqué dans ces maudites voitures, du charbon Thomson, comme tout le monde, sans le vouloir, et qui me conduisent Dieu sait où.

Je vous disais donc que je lis les journaux pour me divertir, et depuis la naissance du *Coin du Feu* et du *Vrai Canadien* je m'en donne à cœur joie. Le premier m'intéresse, le second me fait hausser les épaules et je n'attends plus que l'apparition du *Journal des Familles*, qu'on dit mort-né cependant, pour m'instruire.

Mais ce qui me divertit le plus, sans contredit, ce sont les correspondants de la *Gazette de Québec*. Il y a quelque temps, un d'entre eux s'était travaillé la tête pendant je ne sais combien de temps, pour prouver dans trois colonnes de ce journal, que, pour son bonheur, le peuple devrait placer tout bonnement le clergé à la tête des partis politiques. Eh ! ma foi, je ne trouvais pas l'idée mauvaise, parceque par ce moyen on pouvait aisément former un bataillon de bedeaux, et dans les cas de nécessité, l'envoyer en avant-garde fendre la foule des ennemis, pour laisser avancer tranquillement le peuple à la prospérité. Voyez-vous c'est que tout cela se ferait amicalement, sans effusion de sang, sans poudre ni canon ; et par ce plan on chasserait tous les esprits malins qui font damner le peuple. Encore une fois c'est une bien bonne idée. Mais voilà-t-il pas que tout-à-coup surgit un autre écrivain qui, renchérissant sur le premier, se fait, au nom de la morale et de la religion, le vaillant défenseur de la fêrûle, du fouet, du pilori et de la potence ! Ah ! c'est à faire rcugir un chef de police ! Pauvre morale, et surtout toi admirable religion, à lire tous ces écrits on ne sait comment on finira par interpréter vos divins préceptes qui recommandent ce me semble en tous points la charité, la modération, la raison, le pardon des injures.